

XYZ. La revue de la nouvelle

Deux aperceptions

John Taylor



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Taylor, J. (1992). Deux aperceptions. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 69–70.

DEUX APERCEPTIONS

JOHN TAYLOR

Musette disparaît

J imagine toujours Musette dans sa robe blanche, coiffée d'un petit chapeau printanier. Elle se tient devant le porche de l'église anglicane; le service religieux est fini; le révérend Kem serre la main de ses parents; Musette a tourné la tête et fixe d'un regard absent quelque chose par-delà les voitures stationnées le long de Urbandale Avenue. Le révérend Kem se penche alors et lui prend sa petite main gantée; Musette est comme tirée de sa distraction. Elle sourit, acquiesce d'un mouvement de tête, grimaçant à cause du soleil qu'elle scrute.

Musette disparaît.

À cette époque, accompagnée de ses parents, elle passait devant nous — mon père et ma mère bavardant avec la famille qui habitait Johnston —, Musette, du moins à ce que je pouvais en voir, ne remarquant pas ma présence.

Elle sautillait en passant devant moi, regardait devant elle, par terre.

Je la suivais des yeux tandis qu'elle traversait le parking en sautillant; qu'elle attendait ses parents à côté de l'Impala bleue, longue, cirée; qu'elle montait dans la voiture.

Musette disparaît.

Musette ne cesse de disparaître. Je peux revenir (chaque fois que j'en ai envie) à ces brefs instants de mon passé, de celui de Musette, mais savais-je à l'époque — je pense que oui — que cette présence radieuse entrée dans ma vie était destinée à ne faire que passer, à n'apparaître que pour aussitôt disparaître ?

La cachette

Nous avons cru pendant des mois que la petite boîte en bois de rose avait peut-être disparu lors du déménagement.

Mais ce soir où nous en reparlâmes, nous levant même pour chercher ici et là — dans cette valise qu'on n'avait jamais rouverte depuis, pleine de vieux draps; derrière les livres, sur toutes les étagères; à l'intérieur des tabourets en plastique, où nous avions caché la boîte —, j'eus soudain honte. La bague de ma mère s'y trouvait; je l'avais oublié.

— Je ne me rappelle même pas comment elle était.

— Tu sais, un petit anneau en or, avec des pierreries rouges et blanches.

— C'étaient de vraies pierres précieuses ?

— Non.

— Je vois la bague maintenant. Ma mère portait toujours de tels bijoux, à la fin.

Je me représentais la bague au doigt de ma mère: sa peau blanche, bouffie, les taches brunes qui viennent avec l'âge — elle les appelait d'un nom à elle... Ces taches brunes que j'ai maintenant, à mon tour.

•

Le lendemain matin, Françoise se souvint, trouva la boîte dans son vieux sac à main bleu marine. C'était le sac qu'elle avait quand nous nous rencontrâmes la première fois; grand, plutôt oblong; le cuir avait bien vieilli; une seule bandoulière aurait besoin d'être recousue.

J'observai:

— Je me rappelle comment tu rangeais tes classeurs dans ce sac, avant de partir pour tes cours à Asnières.

Nous examinâmes les bagues (il y en avait plusieurs autres), puis les replaçâmes dans la boîte. Replaçâmes ensuite la boîte dans le sac. Et puis le sac dans le placard.

traduit de l'américain par Françoise Daviet

XYZ